

Pour en finir avec l'androlecte (*)

Michèle Causse

Jusqu'en l'an 1970, j'écrivais mais ne publiais pas, consciente de l'insuffisance de mes textes qui « tournaient autour du pot » et agressée par la prédominance dans le monde littéraire de « l'école du regard ». C'est grâce à l'explosion en Italie du Mouvement de Libération des femmes et à mon contact quotidien avec les féministes romaines que j'ai pris conscience de ma légitimité à écrire « contre » un système du monde vivement remis en question et que j'ai vu poindre enfin la possibilité d'un rapport d'adresse.

Dans mon premier ouvrage, *L'encontre*, rédigé en 1972-73, sans aucune connaissance des textes théoriques capitaux qu'écrivaient dans le même temps Nicole-Claude Mathieu, Colette Guillaumin, Christina Delphy et autres, j'ai choisi – sous les espèces d'échelles à la Beckett – de montrer un système du monde monosocial autoritaire et essentialiste où je dénonçais le statut asymétrique infligé aux corps dits humains en les nommant respectivement « protubérances antérieures supérieures » et « protubérances antérieures inférieures » c'est à dire en symétrisant au féminin pluriel tous les corps parlants de la planète, de façon à neutraliser en l'emphatisant le coup de force qui permet à certains de dominer les autres en adoptant pour eux-mêmes le masculin générique et en affectant aux autres un genre, le féminin, d'emblée naturalisé et infériorisé. J'ai dénoncé l'arbitraire de ceux qui prennent pour base de leur coup de force l'anatomie, sans toutefois en faire état, voire en l'escamotant. J'ai montré comment des corps clandestins, qui réfutent l'anatomie comme destin, corps **non** relatifs aux sujets protagonistes du système, non appropriés et rétifs à sa violence physique et symbolique, pouvaient partiellement échapper aux forces androcratiques et décider des formes de création et de représentation du monde.

Revenue en France en 1974, Monique Wittig fut ma première lectrice et mon premier soutien. A Paris, j'entrai en contact avec des lesbiennes, des féministes de divers courants, théoriciennes et universitaires, et commençai à lire leurs travaux. Quelle ne fut pas ma déception de constater, comme dans le cas d'une sociologue bien connue, que si je pouvais débattre avec elle de ses concepts-clés, elle ne pouvait ni me lire ni me comprendre en tant que productrice d'une œuvre *littéraire* comparable voire semblable dans ses effets à son propre travail, et je me mis à déchanter quant au pouvoir de l'écriture tant défendu par Barthes, qui crédite la littérature de « *désigner des savoirs possibles, insoupçonnés, inaccomplis, dans les interstices de la science, en retard ou en avance sur elle, d'en savoir long, en particulier sur le grand gâchis du langage qui travaille les hommes* ». Ma déception tenait et tient toujours au fait qu'une œuvre littéraire n'est pas- à cause évidemment de son style, de la difficulté inhérente à la lecture d'un idiome singulier – reconnue comme porteuse des innovations radicales dont sociologues, ethnologues, anthropologues féministes se voient plus ou moins **tard** créditées dans leur discipline. Un « moins » s'attache à la subversion d'une écriture littéraire qui n'est jamais citée au même titre qu'une œuvre universitaire. A cause sans doute de son inquiétante familiarité. Ou devrais-je dire étrangeté ? C'est sans doute pourquoi tant Wittig que moi-même ou Brossard, persuadées du fait que changer la langue c'est changer le monde, nous avons – « sujets impurs » parce que « littéraires » – éprouvé, avec des fortunes diverses, la nécessité de produire des sortes d'essais, « *exercices d'une pensée en acte qui se risque* » afin d'éclairer nos ouvrages de fiction, en nous retirant du champ de la jouissance de **l'énonciation** littéraire qui est le nôtre pour nous placer dans le strict champ de **l'énoncé** et de sa relative recevabilité. J'ai reconstitué, après-coup, ce mouvement sismique qui me pousse à écrire, après un ouvrage de dilection littéraire, un « pédagogique » (sic) essai. Lequel est (**hors de France** cela va sans dire) aussitôt lu, reçu et traduit en diverses langues, ce qui n'est pas le cas de l'ouvrage de fiction. Dont, il est vrai, je n'encourage pas du tout la traduction au titre de cet insubstituable que constitue pour moi le matériau d'une langue. Et ici, c'est la traductrice qui parle en connaissance de cause.

Je ne parlerai donc pas des divers ouvrages de fiction que j'ai publiés sinon du dernier, *Voyages de la Grande Naine en Androssie*. Dans cette dernière « fable », toujours plus indignée par l'ubiquité de l'oppression, par les abus que favorise le langage, je donne à voir les acteurs du monde social sous les espèces animalières. L'animalité ayant pour fonction de mettre à nu, de donner à voir la cruauté qui préside aux échanges entre animés arbitrairement hiérarchisés. Je forge de nouveaux

mots pour faire apparaître des concepts qui n'avaient pas droit de cité. Ainsi, des pronoms personnels m'ont-ils aidé à mettre en valeur une évidence: une femme, une *ille*, génitive, relative à *il* n'est pas une *el* autrement dit une féministe, ni a fortiori un *elle*, celle de Wittig dans *Les Guérillères*, celle qui a résisté à l'embrigadement dans le genre : *Elle* comme pronom électif de l'apparition d'un sujet. Si l'identité est une pratique, il est évident qu'une grande distance sépare l'une, subsumée, conforme à l'attente de l'Un, de l'autre, résistante, échappant continûment aux prescriptions qui font du masculin et du féminin les pôles d'une aliénation générale des vivants.

Mes essais, (*Le Monde comme volonté et représentation* (St Martin) ; *L'Interloquée, Les oubliées de l'oubli, Dé/générée* (Ed. Trois) visaient à mettre en relief un coup de force : le langage que nous parlons est bel et bien un **sexolecte**, (indépendamment des divers sociolectes et idiolectes existants) émanant d'un sujet sexué dans le réel au masculin et se prenant pour universel, autrement dit un **androlecte**, dictant sa loi aux deux sexes définis par lui et par lui condamnés à la différence ou à la similitude, au gré de ses besoins et désirs. Mes essais montrent à l'évidence que nous sommes victimes d'un dogme rétinien selon lequel il n'existerait qu'un bon regard et une bonne représentation.

Dans mon dernier essai *Contre le sexage, bréviaire des Gorgones*, je m'attache à montrer comment les sujets **sexeurs** ou masculins ont arraisonné les formes matérielles et symboliques de l'existence dite humaine et comment ils fonctionnent au détriment des **sex(c)isées et sexualisées** (le sens de ces mots est précisé dans le glossaire). Je montre que le dictionnaire crée et entérine la vision androcentrée du monde et qu'il est, en fait, le lieu de contention maximale, le lieu fondateur de la hiérarchie dite « différence des sexes », bref, un texte répressif et prescriptif. Tant il est vrai que les archimorphèmes de la langue sont toujours viriocratiques, misogynes, unilobistes, tout autant dicteurs que dictateurs. Et que l'étymologie est la longue énumération d'une main mise sur le sens par un seul sujet, procédant par analogie, absorption, disparition de l'autre sujet de l'espèce *sapiens*. Je montre comment, par sa praxis, par son refus de la contrainte par corps, une *Individue* (voir glossaire) fait sauter le verrouillage linguistique, le dénonce comme fraude et crée (cf. E. Pons) un nouveau symbolique, un *alpha langage*, source d'un traitement éthique des sujets parlants qui pour l'heure sont soumis au phallus nexus du *phi langage*.

Ayant pris en mains les rênes de la nomination, une Individue est toujours politique car elle « *usurpe la place d'un discours par celle d'un autre discours, ainsi inflexible toute la production écrite* ». A la seule condition toutefois qu'elle soit connue et reconnue, entre autres par les dictionnaires, hypothèse absurde tant que les dictionnaires seront, en ce qui concerne les « opprimées premières » des précis de tératologie idéologique...

Du sexolecte : l'androlecte

Nulle ne l'ignore, tout est langage. Il n'y a pas de sujet hors langage. Le langage est ce qui le constitue de part en part. Or qu'est-ce que ce langage, en toutes langues, que tout le monde parle ? C'est d'abord et avant tout une interprétation des faits, nous dit Barthes, pour ne citer que lui. De sorte que l'apprentissage de la parole, du langage, est apprentissage, appréhension d'une vision du monde ou *Weltanschauung* (idées, images, symboles), structurée par et dans le langage. L'apprentissage du savoir est celui d'une fiction interprétative. Cette interprétation des faits se donne comme le sens-toujours déjà normatif, toujours déjà prescriptif. Le langage – et les féministes sont les seules de la classe sexuée au féminin qui l'aient dénoncé – est l'institutionnalisation d'une subjectivité (d'un corps-pensée) sexuée au masculin. Cette dénonciation n'est pas sans effet : elle met en danger la sûreté si assurée, la valeur si universelle, l'autorité si confortable de l'impersonnel, du neutre supposé du langage sous lequel se dissimule en fait une subjectivité repérable et qualifiable. Jusqu'ici en effet seuls des artistes, des critiques, « oblates » comme dit encore Barthes, avaient fait la guerre, de petites guerres, des guérillas, au sens institué, et engagé « *une lutte à mort avec le signifié pour laisser place à l'adventio d'une nouvelle façon de sentir* ». Dont acte. Mais les féministes, sans ignorer l'existence des sociolectes et idiolectes témoignant de « *la guerre inexpiable des langages* » ne les balaient pas moins d'un revers de main face à cette vérité aveuglante (au sens propre : elle aveugle au point que nul(le) ne la décèle) : il n'est qu'un seul langage pour tout le monde, quelle que soit la langue d'origine, l'ethnie d'origine, la classe d'origine, je veux parler de l'**androlecte**.

Lequel régit, règle, réglemente la totalité de l'expérience humaine qu'il convient, dans le cas présent, d'appeler androssienne puisque seul l'andros l'exprime, la représente, la manifeste mais aussi – comme un citron – la fait sortir par pression. Disons même franchement par oppression.

L'androlecte est un soliloque. C'est la production mentale, disons la pathologie langagière de l'andros qui victime d'une faille principielle, s'est érigé en seul locuteur, n'a eu d'autre interlocuteur que lui-même. Quoi d'étonnant dès lors qu'un sujet sexué au féminin s'écrie « *prendre conscience que le sens fait défaut, telle aurait toujours été ma façon NEGATIVE d'appréhender le sens* ». Cette réflexion de Clarice Lispector résume absolument mon propos. Ici une femme dit clairement « qu'elle ne s'y retrouve pas ». Comment le pourrait-elle puisqu'elle n'y est pas ? Auto-érigé en sujet unique, o combien peureux, o combien solipsiste, o combien absent par excès de présence, l'homme a court-circuité toute relation de parole de l'un à l'autre. Le principe qui régit le discours androcratique étant celui de l'identité/différence, la différence n'étant qu'une identité refusée.

La subordination c'est précisément cela, être obligée de *mettre en œuvre le langage de l'autre*. Partout, en tout temps, en tout lieu, ce sont les champs de domination et, partant, de nomination des hommes ou **Diviseurs** qui établissent l'identité des femmes ou **dividues**. La réalité sociale, voire physique, des **dividues** est entièrement construite par autre qu'elles : il n'est pas de discipline humaine, (voire humaniste) qui ne montre ce que l'andros ou Diviseur peut faire à la dividue. En viriocratie, l'unilatéralité de cette position de force sera appelée complémentarité.

Tous les êtres humains de la planète parlent un langage dont le noyau sémantique est, précisément, la semence.

Certes, il peut sembler ardu, voire impossible à la *dividue* de montrer la captation du langage dans ce même langage capturé. Avec les mots qui, d'emblée, avant que d'être écrits ou prononcés, la néantisent, l'anéantissent, la réifient, la nullifient ou l'exaltent en *dividue*, pour surgir, ex/ister, se penser, se vivre en se déprenant de tout ce qu'elle est, à savoir une colonie de chair et de pensée, une effigie phallique, occupée par les *mentula*, organes reproducteurs masculins. Vas, réceptacle du verbe (verge, vir) humain ou divin, l'un créant l'autre. Les mots *mentulatus* et *mentalitas* n'étant pas semblables par hasard. Equipé d'organes génitaux et de mens, les *mentulati* sont (tels les *litterati*) la communauté des *androi* et des *foeminae* qui prennent les organes génitaux mâles comme la mesure de la pensée dans le monde. Ce sont les *mentulati* qui ont inventé et pris des morphèmes ayant pour matrice (riens un peu) le phallus et forgé l'androlecte.

Le fonctionnement essentialiste de l'androlecte, la référence obligée (et cependant occultée) au sexe anatomique, est une fraude commise par des êtres de langage, de culture. Or, pour rester dans un cadre de référence archaïquement biologique, il pourrait être opposé aux phallogocentristes, à la lumière des connaissances scientifiques actuelles, que si l'on passe de l'hyper-visible anatomique à l'invisible génétique, « *la formule chromosomique qui a la simplicité d'une formule mathématique, renverse l'ordre du scientifique et du général. La formule chromosomique est la formule inverse des genres* » comme le dit plaisamment Priscille Touraille après lecture du **Bréviaire**. Pourquoi, en effet un Y prévaudrait-il sur les trois X communs aux animés ? Les implications logiques de la découverte des chromosomes sexuels n'ont pas été pensées sur le plan symbolique. Et pour cause. Les vulgarisateurs scientifiques glosent sur *l'idée que les recherches en biologie ne doivent en aucun cas faire penser que l'identité féminine (sic) se dilue (sic) dans l'identité humaine (sic) en général*. Preuve, s'il en fallait une, que l'andros redoute de se voir arraché à cette identité humaine générale à laquelle il appartiendrait seul, tel l'anatife accroché à son rocher.

Pour l'heure, sur la surface la plus vaste de la terre, une muette parle à un sourd.

Il n'existe pas de contrat social entre les *dividues* et les *Diviseurs*. En ce sens qu'à la volonté politique des uns (dominants) ne répond pas la volonté politique des unes (dominées). Les *dividues* ne produisent pas les conditions de leur propre existence et, partant, ne se produisent pas elles-mêmes. Les *Diviseurs* se sont constitués en socius en écartant les *dividues* de la société de droit partant des fonctions langagières. Comme le souligne Lyotard et comme je l'ai illustré dans *L'encontre*, la thèse de la différence' ne dit-elle pas que « *les êtres humains peuvent être répartis en deux catégories, selon qu'ils sont nantis d'un pénis ou non, et que seule la première appartient au Corpus Socians* » ?

L'exemple extrait de Montesquieu « *la société est l'union des hommes, et non pas les hommes* » a le mérite de signifier que les *Diviseurs* s'unissent entre eux. L'une des principales raisons pour lesquelles les *Sexeurs* s'unissent est d'échanger « *les sex(c)isées* » comme objets (Lévi-Strauss).

Il faut donc convenir que si l'émergence de la pensée symbolique (la constitution de la société) a requis que les *dividues* soient des objets et de surcroît échangés, il est clair que cette pensée est abusive, erronée, irrationnelle. C'est une pensée primitive (disons une ruse de primate) qui a mythologisé le biologique au profit d'un seul être doté d'organes sexuels toujours déjà majorés. Ce n'est même pas une pensée, c'est une passion. Ou, pour le dire avec St François de Sales (qu'on ne s'attend pas à trouver ici), *là où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie*. Cette hommerie ne peut plus passer pour neutre, objective, impartiale. Elle ne peut continuer à se targuer de représenter la seule cause pensante de l'espèce.

Pour difficile que soit la tâche *gynéiste* (le mot gyné étant antonyme de celui de femme) de montrer l'arraisonnement du langage, elle n'est pas désespérée une fois repérée l'origine naturaliste, étroitement phallique, du lexique virocratique planétaire. L'entreprise est même divertissante quand on voit comment opère le narcissisme réparateur du mâle qui, se voulant andros pur (dans sa passion universelle d'une parthénogenèse impossible) met sous sa coupe les êtres égaux à lui à un Y près, en inventant pour son seul profit les mots et les choses.

Parmi les femelles de l'espèce humaine, des rebelles, marronnes, transfuges, dites radicales, posent qu'un tort est fait à une moitié du phylum. Elles disent qu'il n'est pas juste que cette moitié soit aliénée par des pratiques langagières, intimement liées à des pratiques d'appropriation et oppression (*sex(c)ision et sexualisation*) qui sont la transcription d'un pathos misogyne alors qu'elles-mêmes sont habitées par l'urgence d'un éthos relationnel. Mais comment les *dividues*, en leur état actuel, peuvent-elles énoncer et faire entendre le tort qui leur est fait dans une absence de langage propre ? Comment peuvent-elles rendre compte du différend qui les oppose au dominant ? Etant bien entendu que l'androcrate, dit communément phallocrate, ne connaît de réalités qu'établies par lui et qu'il détient le monopole d'établissement de la réalité. Comment faire prendre en compte un tort si la phrase de témoignage des *dividues* est privée d'autorité et si, obligées de témoigner selon les règles masculines d'établissement des dommages, il leur est opposé par l'andros qu'il n'y a pas de dommages ? Victimes dès lors qu'elles ne peuvent pas prouver qu'elles ont subi un tort.

Rien en effet n'est plus difficile pour une *dividue* que de prendre en considération **ce que son langage ne nomme pas, même lorsqu'elle peut parfaitement le concevoir**. Communément, l'androlecte mé/connaît ou fait disparaître du lexique les mots qui pourraient nuire à l'andros. Or la langue préexiste à l'animée qui, *de la naissance à l'âge adulte, n'a d'autre choix que de l'apprendre*, comme dirait Claude Hagège.

Or, ce que la sex(c)isée apprend du monde réel ou symbolique est en fait construit par les habitudes linguistiques des différents groupes culturels, lesquels souscrivent tous à une interprétation du monde forgée par l'androlecte : en tous lieux, en toutes langues, avec de folkloriques variations sur un thème unique. Les mots de la *Weltanschauung* masculine sont un ensemble de fausses croyances, ayant leur propre logique ésotérique. Ils ne sont pas connaissance. Les mots qui **sont** empêchent d'être ceux qui **ne sont pas**.

D'autant plus victimes les femmes, en ce cas, que l'auteur du dommage est aussi directement le juge. Ce juge ayant une quadruple autorité dont il use et abuse :

- a) il déclare le témoignage inconsistant (insane)
- b) il rejette le témoignage comme faux
- c) il empêche sa publication, sa divulgation (voir les media et l'antiféminisme)
- d) il obtient le silence des victimes

N'est-ce point là très précisément notre expérience quotidienne de l'impuissance ? Or le différend a lieu (nous dit utilement Lyotard) quand la demande de règlement d'un conflit qui oppose deux parties se fait dans l'idiome de l'une d'elles. Ledit idiome étant le sexolecte. L'objet du litige étant précisément son hégémonie, ses causes et conséquences. Faire droit au différend, ce serait nécessairement instituer de nouveaux destinataires (des *Diviseurs* qui cesseraient de d'être) de nouvelles destinatrices (des *dividues* qui cesseraient de l'être) nanties d'un langage propre, de

concepts, références propres, autrement dit des *Individues*. Il faudrait que la victime devienne plaignante.

Tout tort en effet doit pouvoir être mis en phrases

Dans un différend quelque chose demande à être mis en phrase et souffre du tort de ne pouvoir l'être à l'instant. Le silence alors indique que des phrases sont en souffrance de leur avènement, événement. Le silence est le sentiment de cette souffrance. Une des épistémés de la modernité, le marxisme, par exemple, a essayé de trouver l'idiome que réclamait la souffrance infligée par le capital. Le silence, les gynéistes le savent, ne témoigne pas de l'inexistence du tort, comme d'aucuns voudraient le faire croire mais bien

- a) contre l'autorité du destinataire (androssien, juge et partie)
- b) contre la capacité pour le langage de signifier le tort fait aux individus.

C'est l'enjeu du gynéisme que de libérer, mettre à découvert une force de phrases, comme on dit-toutes choses égales d'ailleurs-une force de travail. C'est l'enjeu du gynéisme que de créer un langage qui représente chaque animé de la Sapiens. C'est l'enjeu du gynéisme que d'établir une réalité qui devienne référente, de faire advenir ce qui n'a pas droit de cité en androcratie : l'hétérogène.

Pour faire droit au tort il faut qu'advienne l'*alpha* langage. Lequel non seulement répare le tort mais l'annule.

Il faut répondre, en la dystopie terrienne, à ce que chacune appelle de ses vœux, la disparition dans le langage du phallus nexus qui dés/informe la pensée et déforme nos vies. Le phallogocentrisme dénoncé n'avait pas jusqu'ici été éradiqué. Or il ne suffit plus de déplorer le logos spermaticos, il faut réfléchir à la création d'un ordre symbolique qui mette fin au sexoclecte universel.

A l'origine de cette élaboration langagière il y a évidemment une évaluation. Cette évaluation politique est fondatrice. Pour théoriser, il faut aux Individues faire des explorations hérétiques et des comparaisons blasphématoires en Androssie, il leur faut porter des jugements de réalité, qui énoncent les faits, moments indispensables à une nouvelle éthique relationnelle. Leur principale activité est en effet celle-ci : faire un(s) tableau du monde qui amène à changer la réalité. Et pour cela changer le langage, le contraindre à se saisir phallique.

Ayant considéré l'androlecte comme un discours de pouvoir ou encratique, les Individues voient dans l'*alpha langage* le seul discours subversif à lui opposer, à lui substituer. L'androlecte est en effet dénoncé

- a) comme discours plein, ne faisant pas de place à autre que soi
- b) comme imprégnant tous les champs du réel, établissant la réalité
- c) présentant la réalité non comme idéologie mais comme universelle et naturelle
- d) enfin comme producteur d'une intimidation absolue il se caractérise plus par ce qu'il oblige à dire que par ce qu'il permet de dire.

Le langage est fasciste, dit Barthes.

L'*alpha* langage

Le plus souvent la transformation se produit grâce à de nouvelles intuitions théoriques, de nouvelles perspectives pour aborder de vieux problèmes, ou grâce à des intégrations créatrices qui permettent de comprendre ce qui antérieurement était contradictions et paradoxes. (Hurtig et Pichevin)

Comme le dit Eliane Pons, *notre survie est liée à notre performance dans l'ordre du symbolique, à notre capacité à produire des universaux.*

J'ajouterais :

Le non accès des gynés au symbolique établissait l'ordre social. Eh bien, l'accès à leur symbolique ébranle l'ordre social.

Non seulement l'ébranle mais le détruit pour obsolescence, barbarie et cruauté. L'édifice phallique s'écroule. Une idéologie s'effondre. Le destinataire ne peut plus parler un *phi langage* (Lacan) le

privilégiant en tous lieux en tous temps et dans tous les exercices de sa pensée sans perdre toute crédibilité. Seul *l'alpha langage*, **débarassé des genres**, fait accéder à elle-même l'espèce *sapiens* qui, jusqu'ici, n'a pas eu son déploiement. Et ce, sans coup férir, gynés et gynandres formant une espèce où ils ne sont ni opposés ni complémentaires. Porteurs d'un trait dans le réel qui diffère, cette « petite différence » n'est plus le point à partir duquel il est permis d'organiser une hiérarchie.

L'individue sujet de l'énonciation dénonce l'androlecte comme dysfonctionnel, elle est logothète, c'est à dire que ses créations sont le produit d'un voir, savoir voir le monde et dans ce monde socioculturel, des traits, des unités qui se combinent et s'agencent de telle sorte qu'ils forment un nouveau langage dont ils produisent les premiers textes. L'individue tient le destinataire jusqu'ici obligé et Diviseur comme subjectif, particulier et failli. Elle est consciente de parler un langage qui n'a jamais été entendu de l'autre, lequel ne lui a jamais dit « qui es-tu ? » mais au mieux a demandé « qui est-elle ? » et a répondu à sa place.

La construction de l'alphalecte opère une révolution relativiste et quantique du langage. L'enjeu étant la remise en cause absolue de celui-ci qui devient **langage**. L'alpha nie à tout jamais l'assertion phallique du Diviseur Chemla parlant de la génitive – et dans l'inconnaissance de celle qui n'est pas la « *compagne de l'homme* » – lorsqu'il énonce dans son dictionnaire de la psychanalyse « *les femmes n'ont pas vocation à faire univers* »

Comment naît l'alphalecte (α)

Chaque fois que, dans l'esprit, se trouve remise en cause l'organisation dominante qui structure l'humanité dans son fondement anthropologique, il se trouve du même coup un récit pour porter l'apparition de ce séisme dans l'ordre du linguistique (Jean Marcel)

C'est ainsi que, dans un stade de développement cognitif où polarisation et dichotomie servent d'organiseurs de l'expérience, Eliane Pons, ingénieure de recherches en psychologie, a élaboré *l'alpha* pour le Bréviaire dans le droit fil de la recommandation de Mary Wollstonecraft au XVIIIe « *le premier objectif de toute ambition louable c'est d'arriver à se caractériser en tant qu'être humain, indépendamment de la distinction sexuelle* ».

Elle dit :

L'enjeu est de taille : il s'agit de faire exister dans le symbolique une lettre, un symbole qui mettra fin au pouvoir jusqu'ici sans limites de phi dans l'ordre de la représentation, par conséquent de l'être et du pouvoir. Car alpha a pour fonction de régler le rapport du sujet au signifiant. L'ensemble des signifiants articulés dans des chaînes ont pour fonction de faire être ou de refuser l'accès à l'être. Phi n'est plus dorénavant le signifiant hors pair qui règle le jeu de la structure, le seul opérateur à partir duquel les choses prennent corps et existence. Jeu qui d'ailleurs, comme le montrent les *individues*, est grippé. Il n'y a pas même de jeu mais un seul « je », celui du Diviseur. C'est pourquoi je propose d'opposer alpha à leur analyse. Un jour viendra où ce signifiant sera reconnu comme un universel qui répond de et correspond à l'union des animés hors phi.

alpha dénonce l'universel comme faux. L'universel était un unidimensionnel.

alpha met fin prévalence de la référence phallique dans le langage et au pouvoir exorbitant de phi représentant la valeur mâle qui assigne une place et attribue une valeur aux corps en fonction de leurs organes sexuels.

alpha est née de l'analyse des fondements du langage

alpha connote une présence là où il n'y avait qu'absence, manque supposé ou organisé. Alpha dénonce la *sex(c)ision* par phi et rend une valeur symbolique à ce qui, existant, n'est pas représenté.

alpha est un universel qui met fin au manque dans le symbolique d'un sujet empêché d'être cause de soi et au manque imaginaire imputé à la construction indexée en phi et appelée ici *dividue*.

alpha est une assertion de certitude auto-référentielle. Rien ne peut la désigner qu'elle-même; elle est à elle-même son propre fondement.

alpha a des conséquences au niveau symbolique (apparition d'un nouveau sujet) dans l'imaginaire, au niveau de la sexualité même, dans la réalité enfin.

alpha fait obligation aux animés de la Sapiens de refonder la langue et en particulier d'accorder une valorisation égale aux corps quel que soit le réel du sexe.

alpha met fin au caractère monolithique de la structure, à l'unidimensionnalité de phi et inaugure une pensée relativiste en matière de subjectivité.

En l'absence d'alpha le rapport au signifiant serait toujours le lieu de la répétition du même, comme le montre l'histoire des rapports de sexes.

Poser alpha est un acte origynant. Point n'est besoin pour cela de supposer une origine, que ce soit Dieu, un Lord comme le supposait Newton, ou un Père imaginaire comme l'a fait Freud. Alpha est une nécessité non pas historique mais structurelle. Alpha s'énonce à un moment de l'histoire, il est vrai, mais son importance tient à la nécessité de rendre opératoire, pertinente et viable la structure langagière qui fait l'histoire avec un grand H. Qu'alpha ait été pensée à ce moment précis n'est pas un fait essentiel. Cela ne la rend pas contingente pour autant. Alpha ne tient pas de la circonstance mais de la nécessité à ce qu'un ordre, le symbolique, dans lequel se déploie la pensée, la reçoive. Vouloir saisir alpha dans un temps quelconque c'est privilégier le registre du réel et manquer sa véritable dimension. Alpha n'a pas à trouver son fondement dans le temps mais dans la lettre qui pour nous est intemporelle. Phi organisait les rapports des corps à la chaîne signifiante depuis le début de l'humanité mais alpha y met fin. Point n'est besoin pour poser l'existence d'alpha de se lancer dans une quête du symbole perdu. Car inscrire alpha dans une pensée de l'origine est le propre d'une pensée classique qui n'envisage les phénomènes qu'inscrits dans une succession temporelle. Alpha relativise phi et montre les limites d'une pensée causaliste. Ce qui importe c'est la combinatoire.

Le centre n'est plus en phi. Il n'y a plus même de centre. A être référée au seul phi, la chaîne signifiante, comme folle, ne permettait plus de penser l'une non génitive de l'un, non subsumée sous l'un, seul générant générique. Les individus opposent un signifiant alpha pour mettre fin à l'impérialisme de la pensée indexée en phi et par conséquent à la violence originaire. Violence qui se répète et qui est faite dès la naissance à tous les corps de gynés. Violence qui ne s'étend pas à ces seuls corps mais à tout le réel. L'un, les Uns, ne sont plus seuls car alpha est le trait, le signifiant hors pair, souverain, auto référencé qui origyne la série de tous les corps parlants.

Après l'advenir de l'alpha langage, l'andros subit un choc. En effet, une émettrice destinatrice survient et il n'est plus que récepteur, destinataire, lui ! D'elle il ne sait rien – et pour cause puisqu'elle ne sort pas de la côté d'Adam comme il a voulu le faire croire – sinon qu'elle ose le situer sur l'instance **interpellé** (hé toi !). La violence de la révélation est cette expulsion du Moi hors de l'instance émetteur-destinateur d'où l'andros tirait son œuvre de jouissance et de puissance, de mé/connaissance. Si l'andros refuse le scandale de la phrase éthique et de sa propre dé/possession, il ne peut cependant annuler l'événement.

L'univers du langage crée un « je » dessaisi de l'illusion d'être le seul producteur de sens, le destinataire de phrases. *L'arrivée de l'autre me supprime comme sujet d'une expérience, elle détraque* (dit Lévinas à propos du seul autre qu'il connaisse, l'andros). Le « je » appelé comme « tu » est un « je » estrangé, désautorisé : dans la déstabilisation d'un savoir où le « je » mâle, normatif et prescriptif, était toujours « je ». Seul allocutaire, délocutaire.

Se faire justice, obtenir justice n'est plus vaine tentative dans les cadre des droits de l'Homme (sic) mais bien évidence dans l'univers de la Sapiens où alpha, en supprimant les genres, supprime l'inégalité.

Le statut du sujet fonctionnait sur des bases archaïques et religieuses. Alpha met à terre le théo/morphisme du phallus nexus. Avec le langage, tous les animés de la Sapiens apparaissent et ont un statut d'être... La police grammaticale doit changer et ne doit plus faire du sexe un référent. A fortiori lui affecter un genre. Articles et adjectifs doivent être invariables

De la disparition des genres

1) « **Voulons-nous apparaître dans la langue comme humains ou femelles?** » demande Claire Michard

La réponse semble aller de soi. Voulons-nous, au moment où s'opère déjà la dissociation entre génitrice et dividue, afin de nous exempter de parler une langue libérée du fardeau naturaliste, opter

pour le masculin ? Ex : les humains. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Reprendre le masculin qui s'est révélé épistémologiquement incapable de voir l'être humain femelle autrement que comme sex(c)isée indéfiniment sexualisable, jamais comme potentielle égale et encore moins semblable sauf lorsque le Diviseur en a décidé ainsi, sous les pressions des dividues. (Et l'une fut alors forcée de se ramener à l'un sans perdre ses attributs d'appropriable).

Ce masculin, vu par les unes et les uns comme toujours déjà transcendant les genres, est en réalité invalidé par l'usage totalitaire qui en a été fait au profit de l'un. Et l'accepter pour tous les animés n'est-ce pas, sous couvert de l'uni/versel, un ultérieur renforcement de son pouvoir ? Simple question. L'Académie française y a répondu à sa façon. En soutenant énergiquement les us et coutumes qui font des unes des subsumées de l'Un.

2) Ou voulons-nous donner sa chance à la dividue ?

Un être humain sexué au féminin dit Catherine McKinnon. Certes. Mais comment entendre positivement « humain », « sexué », « féminin » ? Chacun de ces trois termes est entaché de connotations exclusivement négatives aux yeux de l'Individue. Aucun n'est acceptable en l'état actuel. Défendre « la », c'est défendre ce qu'en ont fait les Diviseurs. Les seuls qui ne veulent pas la disparition des dividues sont les Diviseurs. Ce sont les mêmes qui disent que, dans la langue, sex(c)isé et générique mâle ont même valeur ! Proposez-leur de se nommer au sex(c)isé. Et vous verrez quelle résistance ils vous opposent. Aujourd'hui même un journaliste radiophonique n'a pas hésité à dire, pour la première fois à ma connaissance, que six jeunes *agresseuses* avaient été arrêtées par la police. Il n'a éprouvé aucune difficulté à féminiser les délinquantes alors que l'auteure d'un livre serait restée pour lui *un* écrivain. Noblesse oblige. Les Sexeurs savent bien qu'ils n'ont laissé aux dividues d'autre alternative que l'abjection ou la Révolution. Disons Résurrection, pour parler comme Césaire.

Le Diviseur a bien trouvé une ruse, le neutre, qui certes, pourrait servir aux animés s'il n'était toujours déjà confisqué par le générique mâle. De sorte qu'une sex(c)isée est obligée de penser ou dans le genre qui lui est affecté ou dans le genre de l'autre. A moins de ne pas se penser du tout. Tel n'est pas le propre de l'Individue. De la Gorgone définie plus haut.

3) Les Individues sont pour l'heure les seules à ne pas ignorer que définitions et genres présentés comme la SOMME HUMAINE du savoir en matière de représentation des êtres ne sont en fait que les schémas historiquement consolidés de l'andros.

Ce qu'elles rendent visible, donnent à percevoir, ce qu'elles dénoncent est ce qui fait d'elles des In/Dividues. Opérantes à l'insu de tous. Elles disent qu'il faut écrire effectivement de telle façon qu'il n'y ait plus de genres. Qu'on ne puisse plus reconnaître les genres parce qu'ils n'ont plus de dé/raison d'être et sont remplacés par cet être dont la sexuation est IN/différente.

Les Individues étant celles qui n'ont pas mis la cravate du Diviseur, elles sortent des *langes mortuaires* du langage, se séparent des corps constitués et institués, échappent à la décérébration, à la boulimie acéphale, à la destruction hypocrite de l'adoubement d'honneur et produisent un langage qui a des effets. Et le Sexeur ne pourra plus dire, comme pour la dividue, *dès qu'elle se désigne, dès qu'elle se parle, elle se ramène à l'un*. Le phallonexus n'est plus pertinent quant à elle.

Pourraient-elles jamais ressusciter, les souveraines, si elles continuaient à souffrir du vieux syndrome de toute appropriée, colonisée, exploitée, à savoir, sortant de sa léthargie, tenter de « rejoindre l'universel » en **phi barré**, autrement dit un unidimensionnel, se calquer sur le référent, tout en étant honteuses de vouloir être ce que sont les Diviseurs ? Le pourraient-elles si elles acceptaient l'être des Diviseurs comme celui de l'idéal du monde ?

Un penseur (Bouveresse) en a convenu : « *de même que différentes géométries, autres que l'euclydienne, sont susceptibles de fournir différentes descriptions également adéquates des configurations spatiales, il peut y avoir différentes descriptions de l'univers, également adéquates...* »

Lui non plus n'a pas imaginé un instant qu'une description pourrait venir des opprimées premières et qu'elle ferait justice de l'« uni/vers ».

Le langage du mouvoir

*Mais, après, il n'est plus question de poser les problèmes de la même façon qu'antérieurement. Modifier les mots marque clairement que **la perception d'un fait a changé.** (Colette Guillaumin)
La révélation de soi – de Nous – est la catastrophe qu'On redoute le plus, parce que c'est ça la Révolution. (Claire Lejeune)*

L'alpha desserre l'étau de la langue.

Si le langage fut fondation du pouvoir (il a relayé la force) le langage **éclaire** le monde au lieu d'**irradier**. L'alpha est associé au nombre. Il inclut au lieu d'exclure. Il ne subsume pas.

Parler le langage est fédérateur.

Alors que la marque a été utilisée pour exclure, (le galon, l'étoile jaune etc.). L'alpha est une entité typographique, un sigle, qui fait signe à **toutes** les personnes. Qui interroge, pose question.

Alpha est une réparation de la sapiens faite à l'humain (restitution d'une totalité).

Le langage que forment lentement les Individues, et les Gorgones en particulier, n'est pas plus in/né que le créole : c'est un **lingage** (comme le prononce Françoise Leclère) qui n'est ni appris à la naissance ni d'ailleurs à l'école telle qu'elle existe pour l'heure sur la planète. C'est le lingage en devenir de celle qui veut parler une langue comme outil d'affranchissement et de lutte.

Le lingage met en mouvement et donne corps à tous les mots interdits aux dividues: colère, séparation, sécession, indépendance, création. Le lingage appartient à celle qui, indignée, se sépare du séparateur, sort de la cession de son corps dans la sécession. C'est le lingage de celle qui ne s'en laisse pas conter. Bientôt, celui de toutes. Pour peu qu'elles accèdent à la colère, jusqu'ici tabou. Pour peu qu'elles consentent à savoir qu'il y a une cause, qu'elle ne peut être gagnée sans elles. Et qu'elles peuvent être souveraines.

L'Individue ne devra pas pour autant oublier

- a) son passé premier d'**opprimée** riche de savoirs non répertoriés comme tels,
- b) son passé second d'**assimilée** riche de savoirs répertoriés..

Le lingage dit aux dividues :

« *Dans votre vie de compromis je veux bâtir le monument sans oiseaux du refus.* » Pour reprendre une formule de Césaire. Or le mot de l'androlecte dont l'usage est interdit à la dividue est précisément celui de refus. La force de l'Individue lui vient du fait qu'elle a pu porter un jugement d'existence sur ce qui est et de le refuser. Toute la culture étant organisée pour que n'apparaisse pas le refus: les dividues n'ont même pas d'ailleurs l'imagination du refus car elles croient être à l'origine de leur vouloir. « *Elle a pu faire ce qui est interdit : refuser, là où il est impossible de refuser, l'interdiction étant garante, gardienne du système.* », comme le confirme Eliane Pons.

Il n'est pas de liberté sans la médiation du lingage

L'Individue en convient avec Jakobson : « *le langage, c'est réellement les fondations mêmes de la culture. Par rapport au langage, tous les autres systèmes sont accessoires ou dérivés* ».

La **nomination** (*sexolecte, androlecte, viriocratie, ille, gynolecte, sex(c)iser, gynexus, alpha, etc.*) est cette opération symbolique de sortie de l'indifférencié, d'acceptation d'une distance de soi, de recherche d'une médiation ordonnatrice pour articuler et signifier sa propre expérience de Sapiens. La nouvelle nomination fait le nouveau lingage.

Le nom, la parole est un acte qui inaugure la réalité.

La nomination contribuant à faire la structure de ce monde, l'Individue la fait reconnaître et autoriser.

Le pouvoir de nommer n'est pris ni par usurpation ni par force mais par tranquille reprise de soi, puissance de l'évidence sensible. Détentrices d'un savoir-apprendre de soi qui n'était pas dans l'Histoire, l'Indivisible ne pactise plus, c'est le moins qu'on puisse dire, avec aucune des visions, versions de la viriocratie. Elle est l'artisan d'un nouveau rapport de forces qu'une Ti-Grace Atkinson, voyante, prémonitoire, avait su tracer dans une logique ne prenant pas en compte le pouvoir symbolique du langage. Et sa force lui vient non pas tant d'avoir quitté les lieux de sa réification que d'inventer les lieux de sa progression, de son auto-engendrement

La Sapiens conduit à l'obsolescence de certains signifiants, à l'exhumation et exaltation de signifiants inactivés ou introuvés.

Ces signifiants ont des effets nouveaux sur les corps. Gertrude Stein, pionnière en langage l'énonce ainsi: « *un substantif est le nom d'une chose, et donc lentement si vous parvenez à sentir ce qui est à l'intérieur de cette chose, vous ne lui donnez plus le nom par lequel on la désigne* ».

Non seulement le substantif disparaît mais il n'a plus de raison d'être. Non seulement la chose n'est plus la même, mais elle cesse d'exister. Ainsi de *femme, féminité, hétérosexuel, masculin, féminin, érotique, etc.*

Une franchisée ne parle pas comme une enchaînée.

Elle n'est plus seulement dans le refus du monde de l'andros, elle est, à l'extérieur de l'in/savoir que l'autre a d'elle, la force d'explosion de cet in/savoir, la force de constitution de l'a/venir. Elle a toujours su qu'il manquait des images à ce monde, des mots, des réalités. Elle a toujours su qu'il y avait quelque chose à apprendre. Notamment à son sujet. Bilingue, elle l'a toujours été. Elle sait que parler du monde en deux langues, ce n'est jamais parler du même monde. Le bilinguisme faisant apparaître une schize entre un système de représentation et un autre.

Une Individue, à l'opposé du Nègre blanchi et de la dividue phallicisée – tous deux oublieux de leur *origyne* et forts en thème androssien – trouve les mots inédits pour se dire, pour la dire. Elle est celle qui laisse éclore « *la fleur inouïe du je* » celle qui ne croit pas qu'il suffise de mettre en majesté la *sex(c)isée*, fût-elle ministre, dans l'androlecte, pour en faire une langue de l'équité, de l'égalité.

Le gynandre Rimbaud avait annoncé que, libérée, la gyné dirait des « *choses étranges, incompréhensibles* ». Oui, pour les acculturés en phi. Parce que le Diviseur a forcé l'une à accepter **ses** vues du monde comme **la** vue du monde. De sorte qu'une *dividue* a pu dire tout au long de sa vie : « *je te parle dans ta langue mais c'est dans mon langage que je te comprends* »

C'est le besoin de savoir ce qui devrait être, pourrait être, la supposition qu'il peut en aller autrement, qui donne à l'Individue la capacité de s'interroger et d'apporter des réponses inédites à ce qui, sinon, resterait lettre mort-née, insue et inutilisable pour elle: il s'agit d'une conversion ontologique. Elle sait que les *dividues* n'ont pas appris à lire le monde parce qu'elles ne voient pas la schize entre ce qui est dit et ce qui pourrait être dit et entendu.

Le langage n'est plus celui de l'ouvroir, du boudoir, du mouvoir. Ce n'est pas une pièce supplémentaire dans la maison du maître. Celles qui ne sont pas devenues des alias de Diviseurs, celles qui ont mué en Individues ou *Gorgones*, figures qui, en viriocratie, n'eurent jamais d'espace géographique, historique, symbolique, fondent l'alphalecte. Celles qui sont sorties du cri et du mimétisme bâtissent un langage collectif inouï, qui ne doit plus être inédit.

(*) Communication au séminaire de Nicole-Claude Mathieu, MSSH, Collège de France, Paris, décembre 1998.